Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 14

Artikel: La première impression
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-210330

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sur chaque plot que votre regard fouille,
Nos directeurs y cachant, sans façon,
Des anneaux d'or, des sacs de pierres fines
Pour enrichir les chauffeurs de machines.

A. Pioz.

C'est déjà mieux; mais quel sale métier :
Point d'uniforme, un air de charbonnier.
Non, trouvez-moi du meilleur, je vous prie.

Le chef.

Alors, mon cher, devenez conducteur,
Vous coulerez une doucette vie.
Faites l'aimable et chaque voyageur
Un peu cossu vous graissera la patte,
Puis un baron ou quelque aristocrate
Ravi de vous, de votre boniment,
Fera pour vous un bout de testament.
Préférez-vous atteindre la sacoche
Rouge écarlate ? Alors, dans votre poche
On glissera des billets de cinq cents,
Même de mille et, dans cinq ou six ans,
Un milliardaire arrivé d'Amérique,
En vous voyant avec ce beau physique
Et ce sac rouge, aura le grand honneur
De vous offrir sa fille en mariage
Et vous vivrez en prince, en grand seigneur.

A. Pioz.

Hardi ! c'est dit. Ça me va. Je m'engage.
J'entre du coup dans ces beaux C. F. F.
Ah ! merci bien, merci, mossieu le chef.
... Mais il me vient comme ça par la tête
Un embarras. Encore une requête :
Dites me voir, puisque, dans vos emplois,
On se devient plus Crésus que des rois,
Pourquoi, chez nous, tous ceux de la campagne
Ne vont-ils pas servir dans ce Cocagne ?

Le chef.

Pourquoi ? Tant pis, je vous le dis tout franc,
Vous jugerez combien c'est attristant :
Si, par malheur, vous faites une gaffe,
Dans un rapport un mauvais patarafe,
Si d'un signal vous oubliez l'appel,
Si vous venez en retard, c'est formel,
On vous empoigne, en vous traîne à Lausanne,
Puis, en deux temps, là-bas on vous condamne
A perdre au moins deux, trois litres de sang !
Car nos grands chefs, en vrais croquemitaines,
N'ont pas assez de nos sueurs et peines.
Pour chaque amende ils nous saignent à blanc !
Voilà pourquoi pas un Broyard de sorte
Des C. F. F. ne veut franchir la porte.

A. Pioz.

Eh ! ti possible. Ah ! vouais, c'est dégoûtant.
Vrai, j'aime mieux vivre dans nos villages,
Comme taupier ou gardeur de bocan
Que de mourir chez des anthropophages.
Et dire que c'est au canton de Vaud
Qu'on peut ainsi saigner un cheminot.
Adieu vos trains et toutes leur boutique,
A l'uniforme ici je fais la nique.
Me voir saigner ! Ça jamais, nom de nom !
Je suis un homme et non pas un caïon !

J. J.

A bon entendeur, salut ! — La jeune Rosalie vient d'écrire le billet que voici :

MONSIEUR,

J'ai brûlé, sans la lire, cette horreur de lettre dans laquelle vous avez l'infamie de me dire des choses fort aimables, et la bassesse de me demander un rendez-vous pour demain. N'y comptez pas ! Je sors ce soir à sept heures précises pour aller en Pépinet, conter tout à ma mère.

Au restaurant. — Garçon, ce bifteck est détestable !

— Pourtant il me semble bien saisi !

— Je veux bien vous croire, mais autrefois, par la bride.

* * *

— Garçon, un poulet au cresson.

— M'sieu, il ne nous reste plus de poulet, mais si vous voulez, j'vais vous servir une plus forte portion de cresson.

PREMIÈRE DÉSILLUSION

Depuis trois jours, Mlle Jeanne, six ans, vit dans le rêve.

C'est demain la fête des promotions de l'école enfantine.

— Si tu savais, papa, comme ce sera beau ! On aura des bouquets. Dis donc, papa, quelle robe faudra-t-il mettre ? La blanche ou la rose ? La blanche est bien belle, mais la rose !!! Tu vois, maman m'a posé des *bigoudis*. Demain, Loulou viendra me chercher... on s'aime beaucoup, les deux... Des fois, à la *récra*, quand je n'ai plus faim, je lui donne mon chocolat. Et pis maman m'a promis de m'acheter un ballon, un ballon avec une ficelle pour pas qui s'envole ! Crois-tu, hein !

Jeanne, maintenant, fait sa prière :

— Mon Dieu, bénis les *pauvres*, les *z'affligés*, tous ceux qui *soufflent !*

Oui, mignonne, tous ceux qui *soufflent !*

Confiante, Jeanne s'est endormie. Oh ! qui décrira jamais la beauté d'un sommeil d'enfant ! Et papa s'attarde dans la contemplation de cette pureté, de cette innocence. Et il songe aux dangers qui menacent la frêle existence, et que, malgré tout son amour, il ne saurait supprimer. Furtivement, papa essuye une larme. Mais pourquoi pleurer ? N'est-ce pas fête demain ?

. . . . . .

C'est fête en effet. Durant toute la matinée, Jeanne a trépigné d'impatience. Il a fallu procéder à l'essayage des robes. La blanche ou la rose ? Cruelle énigme ! Finalement, on s'est décidé pour la blanche. Et l'on a défait les bigoudis. Autour du visage chéri, les boucles blondes forment une auréole. Et Loulou est venu prendre son amie. Sous les chaudes caresses du soleil de juin, tous deux sont partis, la main dans la main. Loulou et Jeanne sont très fiers l'un de l'autre. Ils s'admirent. Mais leur admiration est muette, parce que les sentiments profonds ne s'expriment pas par des paroles. Leurs deux braves petits cœurs se contentent de battre à l'unisson. Rayonnants, Jeanne et Loulou s'en vont, là-bas, vers le plaisir...

. . . . . .

Du plaisir ! Jeanne en a eu. Oh ! oui ! Des tambours, des drapeaux, de la musique ! Et de la brioche, et du thé qu'on versait dans les tasses avec des arrosoirs, à plein goulot ! En voilà au moins des théières ! Et puis Guignol, qui flanquait des tripotées au gendarme ! Loulou riait, riait... Bravo ! Bravo ! Et Jeanne de renchérir, Bavo ! Bavo ! Bavo !

. . . . . .

Cinq heures. La fête touche à sa fin. Jeanne est en possession du ballon ardemment convoité et qui, pour elle, résume toute la joie de l'inoubliable journée. Heureuse plus qu'on ne saurait dire, elle tient d'une main ferme le fil à l'extrémité duquel se balance, impatient de prendre son essor, le minuscule aérostat. Elle le couve des yeux, elle le caresse du regard, elle l'envie, parce qu'il est léger, fragile, gracieux, parce qu'elle le suppose capable d'accomplir des prouesses, de s'élancer à la conquête de l'inconnu, d'atteindre le pays merveilleux des étoiles ..

Aussi, la menotte de Jeanne serre-t-elle très fort le cordonnet de soie qui la relie à l'Idéal. Pas assez fort cependant. Sous la poussée d'une rafale, le ballon s'est échappé. Stupide, Jeanne le regarde fuir dans l'immensité. Elle n'en croit pas ses yeux. Comment ? Pourquoi ? Et quand le ballon n'est plus qu'un point imperceptible dans l'espace, toute la tristesse dont son pauvre petit cœur est plein éclate en sanglots douloureux.

Le soir, Jeanne a fait sa prière. Arrivée à la phrase : bénis les *pauvres*, les *z'affligés*, elle s'interrompt :

— Alors, comme ça, moi aussi je suis un *z'affligé*, puisque j'ai perdu mon ballon. C'est triste d'être un *z'afflizé*. Dis, papa, pourquoi qui faut toujours qu'on ait du chagrin ?

M.-E. T.

La première impression. — Le père : « Moi, je juge toujours d'un homme d'après ma première impression, et elle ne me trompe jamais ».

Riri : « Papa, dis, quelle impression t'ai-je faite, la première fois que tu me vis ? »

Les souvenirs laissés par Jean-Jacques.

Un voyageur passant par le Val de Travers, au commencement du XIXme siècle, s'était arrêté à Môtiers, qu'habita Jean-Jacques Rousseau. Dans son enthousiasme, il s'informa tout d'abord s'il n'y avait pas dans le village quelque personne qui eût connu l'illustre auteur de la *Nouvelle Héloïse*. On lui en indiqua deux. Il courut aussitôt chez l'une d'elles, qui était un bon vieillard.

— Que faisait donc ici J.-J. Rousseau ? lui demanda-t-il ?

— Il travaillait et n'était jamais sans rien faire.

— Mais enfin, de quoi s'occupait-il ?

— Eh ! il travaillait de son état, quoi ! il ramassait des herbes dans la montagne.

C'est tout ce qu'il put en tirer. Pensant être plus heureux, il s'en va voir une femme âgée qu'on lui avait également signalée.

— Ma bonne dame, vous avez donc connu M. Rousseau ?

— Oh ! oui, monsieur, fort bien. J'allais souvent chez lui ; c'est moi qui blanchissais la maison.

— Eh bien ! racontez-m'en quelque chose.

— C'était un bon monsieur, tout de même ; son linge était marqué J. R., en coton bleu.

A la cuisine. — Julie, qu'est donc devenu Martin, votre amoureux ? Il était tout le temps fourré à la cuisine. Je ne le vois plus ?

— Martin ne vient plus ici, madame, il est marié.

— Marié ? Avec qui donc ?

— Avec moi, madame !

Au bal. — Voyez-vous cette jolie brune, là-bas, près de la fenêtre ? J'en suis amoureux fou. Pensez-vous que j'aie quelque chance de réussir ?

— Ma foi, je n'en sais rien ; mais si vous en venez à bout, faites-le moi savoir : je suis son mari.

L'optimiste. — Papa, qu'est-ce que c'est qu'un optimiste ?

— Un optimiste, mon fils, est un homme qui est marié, et qui est content de son sort.

Kursaal. — Une comédie amusante au possible attire actuellement la foule au Kursaal : c'est *La Présidente*, où le rôle principal est tenu par Mme Willems, la talentueuse autant que jolie actrice, dont le succès fut déjà si grand aux représentations du Théâtre.

* * *

Théâtre. — La saison de comédie étant terminée, il y a relâche jusqu'au mardi 14 avril, jour où débutera la troupe d'opéra-comique, dans *Le Comte de Luxembourg*, une nouveauté pour Lausanne.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie